

Patricia Highsmith
Poétesse de l'appréhension

Small g –
Une idylle d'été



N° 54

DÉC 2019

2 FRANCS

PÉRIODIQUE ÉDITÉ
PAR L'ASSOCIATION
DES AMIS DU TPR –
CENTRE NEUCHÂTELOIS
DES ARTS VIVANTS
LA CHAUX-DE-FONDS
WWW.TPR.CH/AMIS

UNE IDYLLE DOUCE-AMÈRE

Chères Amies, chers Amis du TPR,

Ce numéro est tout entier consacré à *Small g: Une idylle d'été*, de l'écrivaine américaine Patricia Highsmith. Ce roman est devenu spectacle de théâtre sous la houlette d'Anne Bisang pour la mise en scène et avec la complicité de Mathieu Bertholet pour la traduction et l'adaptation.

Small g nous ramène à Zurich au début des années 90, peu après l'évacuation de la « scène de la drogue », comme on nommait alors le Platzspitz. Le roman déroule ses personnages dans le café Chez Jakob, bistrot déjà du « temps jadis », lieu de rencontre d'homosexuels des deux genres, mais pas seulement. Un roman où « il est beaucoup question d'amour et de fraternité », un lieu où les protagonistes « peuvent vivre leur deuil, leurs conflits et leurs amours », comme les décrit Anne Bisang dans l'entretien qu'elle nous a accordé. Entretien au cours duquel elle parle aussi de la manière de combattre ses doutes, de son équipe, de son bonheur de faire de la mise en scène...

Les comédiens et comédiennes, ainsi qu'un danseur et une danseuse, rencontrés quatre jours seulement après le début du travail en commun, racontent leurs appréciations enthousiastes du spectacle et les circonstances qui les ont amené.e.s au théâtre.

Un texte qui vous permettra de vous plonger dans le contexte socio-politique de la ville de Zurich dans les années 90 figure entre deux articles du critique littéraire, romancier, éditeur français François Rivière, consacrés à Patricia Highsmith. Dans le premier, pour le quotidien français *Libération*, rédigé à la mort de l'auteure, Rivière suit minutieusement sa carrière, ses réussites, ses déboires – nombreux –, ses combats, tout en lui donnant la parole.

Dans le second, paru dix jours plus tard dans le même journal et intitulé « Le Gay Zurich : *Small g. Une idylle d'été* », il revient sur ce dernier roman en l'accrochant au reste de son œuvre, détaille le profil psychosociologique des héros et rend hommage à la « modeste opiniâtreté » de l'écrivaine.

L'un des éléments-clés de l'œuvre est à l'évidence l'homophobie, qui effectue de nos jours un retour en force. Michael Voegtli, politologue et sociologue, brosse un tableau socio-historique du phénomène, centré sur Zurich et en lien avec les personnages de *Small g*. Qu'il soit remercié ici pour son intéressante contribution.

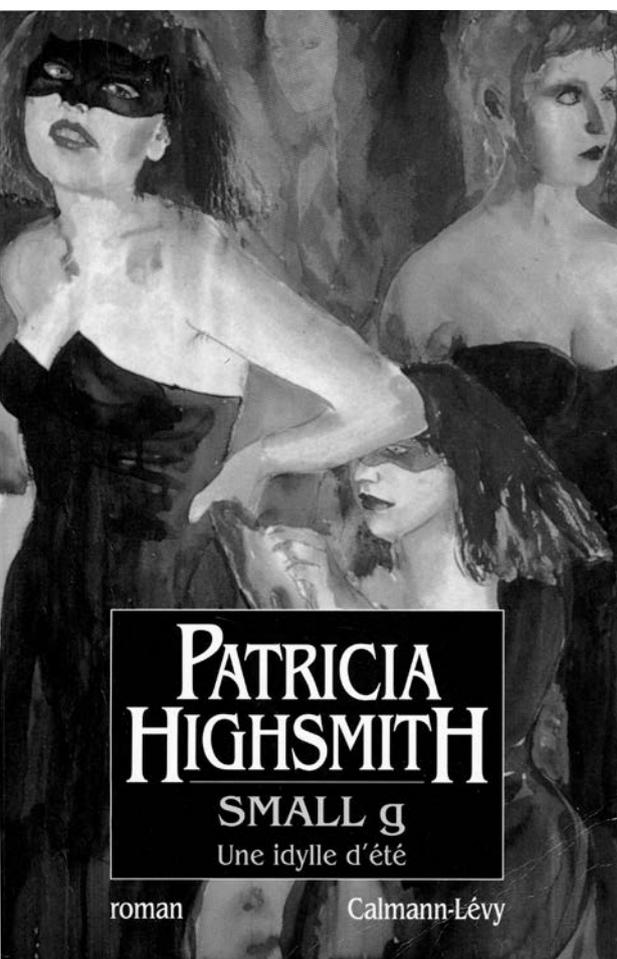
Nous vous proposons par ailleurs un survol historico-juridique de l'homophobie en Suisse et dans le monde, où l'on apprend par exemple et dans le désordre que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) supprime l'homosexualité de la liste des « maladies mentales » en 1992, que ce n'est qu'en 2018 que le Parlement fédéral a adopté une modification du Code pénal visant à sanctionner la discrimination basée sur l'orientation sexuelle, modification qu'un Comité référendaire (d'un autre âge ?) veut remettre en cause.

Un dernier rappel pour deux dates à retenir. D'abord une vadrouille en France voisine – transport gratuit – le 13 février 2020 chez un partenaire du TPR, le Centre dramatique national de Besançon, pour un spectacle du metteur en scène suisse Milo Rau, *La reprise – Histoire(s) du théâtre*, créé à Bruxelles en mai dernier. La seconde date est celle du 7 mars 2020, où vous êtes conviés – sur inscription – au banquet « Rêver plus fort », à Beau-Site à l'issue du spectacle *Please Please Please*. |

BILLETS SUSPENDUS

Les amis du TPR affichent avec bonheur un élan de solidarité. Vous trouverez désormais à chaque billetterie une tirelire destinée à permettre à celles et ceux qui ont moins l'habitude ou la possibilité de venir au théâtre, de découvrir les spectacles de la saison.

A travers cette action, les amis du TPR entrent en contact avec diverses associations et permettent de faire découvrir le Théâtre populaire romand, sa programmation et son équipe !



- BILLET
- 2 Une idylle douce-amère
- DISTINCTION
- 4 Mishka Lavigne
- ARGUMENT
- 5 *Small g – Une idylle d'été*
- BIOGRAPHIE
- 6 Patricia Highsmith
- ENTRETIEN
- 8 Anne Bisang
metteuse en scène de
Small g – Une idylle d'été
- 12 Patricia Highsmith
a rejoint les eaux profondes
par François Rivière
- 14 Zurich 1990
- ATMOSPHÈRE
- 16 Le gay Zurich :
Small g. Une idylle d'été
par François Rivière
- 18 *Small g – histoire(s)*
d'émancipation
par Michael Voegtli
- ENTRETIEN
- 20 Les comédiens de
Small g – Une idylle d'été
- DROIT SUISSE
- 29 Lutte contre l'homophobie
- TPR
- 30 Manifestations à venir

SOMMAIRE

PREMIER PRIX LITTÉRAIRE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DÉCERNÉ À MISHKA LAVIGNE



© Jonathan Lorange

Nous avons appris avec plaisir que l'écrivaine canadienne Mishka Lavigne a obtenu fin octobre dans son pays « le Premier prix littéraire du gouverneur général » pour sa pièce *Havre*. Le spectacle, mis en scène par Anne Bisang et coproduit par le TPR, avait été joué en février 2019 à Beau-Site. Pour la petite histoire, selon Radio-Canada, « il est ironique » que *Havre* a été traduite en allemand et en anglais, présentée notamment à Saskatoon, dans la province du Saskatchewan, mais pas dans la région francophone québécoise de Gatineau, où l'auteure réside, à un jet de pierre d'Ottawa, la capitale fédérale.

Le Comité

Small g – Une idylle d'été

D'après **Patricia Highsmith** Mise en scène **Anne Bisang**

Zurich, 1990, Aussersihl, un quartier pauvre dont le café Chez Jacob constitue le cœur. Les habitués vivent l'espace d'un été dans ce lieu de rencontre social, partageant les joies, les tristesses, les amitiés, les amours, mais également les haines, les ressentiments. *Small g* indique que l'établissement est fréquenté par des homosexuels, mais pas uniquement, et surtout le samedi soir.

D'attachants personnages, dans ce monde hanté par la drogue, le sida, l'homophobie, évoluent et sont observés tel un échantillon d'humanité. Ainsi Rickie, dessinateur publicitaire, qui vit avec sa chienne Lulu, s'ingénie à protéger Luisa, petite couturière maltraitée par sa patronne Renate ; Teddie, beau gosse, fils de riche, le seul qui n'est pas du quartier ; Dorrie étalagiste et décoratrice, prête à aider autrui, et Renate persécutrice, acariâtre et claudicante.

Toutefois, dans ce café, l'ambiance est aussi marquée par l'affection et la tendresse que semble apporter Patricia Highsmith à ses personnages. Mais tout n'est pas totalement idyllique, puisque deux morts violentes débudent et clôturent le récit.

Il est évident que le bistrot, lieu vivant d'échanges, décrit dans *Small g* n'a plus aucun point commun avec notre époque, lieu totalement révolu, anéanti par l'essor des nouvelles techniques de communication, ce qui ne manque pas de susciter une importante réflexion.

ARGUMENT



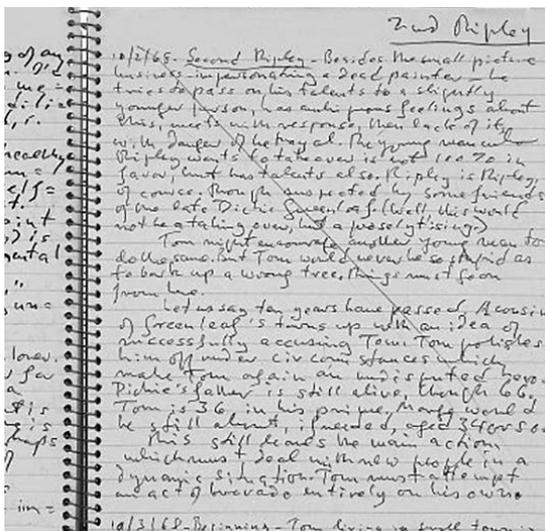
PATRICIA HIGHSMITH

ÉCRIVAINNE

- 19 janvier 1921
Naissance de Mary Patricia Plagman au Texas. Son père, graphiste dans la publicité, est d'origine allemande. Sa mère est illustratrice et descend d'une famille écossaise. Elle est d'abord élevée par ses grands-parents maternels.
- 1927 Déménagement à New York.
- 1938 - 1942
Etudes de littérature et de zoologie à l'Université de Columbia (Barnard College) ; commence à écrire.
- 1942 Travaille dans une maison d'édition de bandes dessinées.
- 1944 Première nouvelle publiée dans Harper's Bazaar.
- 1948 Rencontre Truman Capote.
- 1949 Voyages en Angleterre, France et Italie.
- 1950 *Strangers on a Train* (*L'Inconnu du Nord-Express*), adapté au cinéma par Alfred Hitchcock en 1951.
- 1951 Nouveaux voyages en Europe (Londres, Paris, Munich, Salzbourg, Ascona, Palma de Majorque, Trieste, Florence, Positano).
- 1952 *The Price of Salt* (*Carol*), publié sous le pseudonyme de Claire Morgan jusqu'à la réédition de 1990 ; adapté au cinéma par Todd Haynes en 2015.
- 1955 *The Talented Mr Ripley* (*Monsieur Ripley*), couronné par un Edgar Allen Poe Award en 1956 décerné par l'Association des auteurs de polars américains et lauréat du Grand prix de littérature policière français, partagé avec Frédéric Dard. Adapté au cinéma en 1960 sous le titre *Plein soleil* par René Clément, avec Alain Delon dans le rôle de Ripley et Maurice Ronet dans celui de Greenleaf, puis en 1999 par Anthony Minghella.
- 1957 *Deep Waters* (*Eaux profondes*), dont l'adaptation au cinéma par Michel Deville en 1981 la décevra « par sa fin vague ».
- 1960 sq
Dès les années 1960, publication de plusieurs livres en Allemagne, pays d'origine de son père. Patricia Highsmith voyage en Italie et s'installe en Angleterre.
- 1960 *This Sweet Sickness* (*Ce mal étrange*), que l'écrivaine dédie à sa mère, sera adapté au cinéma en 1977 par Claude Miller sous le titre *Dites-lui que je l'aime*.
- 1962 *The Cry of the Owl*, adapté au cinéma par Claude Chabrol (*Le Cri du hibou*, 1988).
- 1964 *The Glass Cell*, inspiré par une correspondance avec un prisonnier admirateur de son œuvre, et *The Two Faces of January*, qui reçoit une Dague d'or de l'Association des écrivains de mystère (Crime Writers' Association ?). Reçoit des éloges de Boileau et Narcejac.
- 1965 - 1966
Voyage en Tunisie et installation en France, où elle aura plusieurs domiciles successifs. Collaboration professionnelle de plus en plus intense avec Alain Oulman, des Editions Robert Laffont.
- 1969 *The Tremor of Forgery* (*L'Empreinte du faux*) dont le héros est homosexuel.
- 1970 *Ripley Under Ground* (*Ripley et les ombres*). Début de correspondance avec Graham Greene. Rencontre la fille de Colette.
- 1974 *Ripley's Game* (*Ripley s'amuse*), adapté au cinéma par Wim Wenders sous le titre de *L'Ami américain* en 1977 avec Dennis Hopper dans le rôle de Ripley et Bruno Ganz.
- 1975 *Little Tales of Misogyny* publié chez Diogenes (*Kleine Geschichte für Weiberfeinde*) à Zurich, illustré par Roland Topor. Décès du père de Patricia Highsmith.

« VOUS SAVEZ, LA SEXUALITÉ...
 JE CROYAIS, AU DÉBUT
 DE MA CARRIÈRE,
 QU'ELLE ÉTAIT LE
 MOBILE MAJEUR DU
 COMPORTEMENT HUMAIN.
 CE N'EST PAS SI SIMPLE.
 LA SEXUALITÉ EST PARTOUT,
 MAIS ELLE NE DEVIENT
 PASSIONNANTE QUE
 LORSQU'ELLE DÉBOUCHE
 SUR LA CULPABILITÉ.
 UN SENTIMENT DE CULPABILITÉ
 PEUT CONDUIRE UN
 HOMME TRÈS LOIN ».

Réponse de Patricia Highsmith à la journaliste
 Noëlle Lorient, *L'Express*, cité par François Rivière,
Un long et merveilleux suicide, Calmann-Lévy, Paris, 2003



Page manuscrite de Patricia Highsmith
 Expo en Ville de Zurich

- 1978 Patricia Highsmith préside le jury du Festival du film de Berlin.
- 1979 - 1981
 L'écrivaine cherche à s'installer en Suisse ; elle choisit le Tessin. Parution de *The Boy who followed Ripley* (*Sur les pas de Ripley*).
- 1986 *Found in the Street* (*Une créature de rêve*).
- 1987 Membre du jury du Festival du film américain de Deauville.
- 1988 Construction de sa maison à Tegna, un village proche de Locarno.
- 1990 Adaptations télévisées de douze nouvelles
- 1991 *Ripley Under Water* (*Ripley entre deux eaux*).
- 1995 *Small g: Une idylle d'été*.
 Patricia Highsmith décède le 4 février.¹

¹ Sources pour l'ensemble de ces repères biographiques :

- François Rivière, *Un si long et merveilleux suicide*, Calmann-Lévy, Paris, 2003
- Sites internet de *Libération*, *Le Monde* et Diogenes Verlag, Zurich.

Anne Bisang, metteure en scène



© Jehanne Carnal

Anne Bisang visite le décor en construction à Vidy

par
Françoise
Boulianne Redard

**L'ENVIE DE
PRODUIRE
UN SPECTACLE
LUMINEUX
AUTOUR DE
QUESTIONS
SOUVENT
INQUIÉTANTES
ME MOTIVE.**

***Small g*, « un monde qui n'existe plus »**

Comment *Small g* est-il venu à vous ?

Ce roman de Patricia Highsmith, qu'on m'avait pourtant vivement conseillé, traînait depuis des années sur ma table de chevet. Je l'ai enfin lu, et c'était le bon moment. J'ai vu en un éclair comment pouvaient se cristalliser, à travers cette histoire, un certain nombre de réflexions et d'envies qui me tenaillaient. *Small g* a chatouillé mon imaginaire. L'intrigue n'est pas éminemment théâtrale, mais c'est l'été, un été de deuil et de rencontres, un moment de suspension, d'utopie, de transition propice à toutes sortes de possibles. Très vite j'ai eu l'idée d'une sorte de fresque, pleine de vie, de rebondissements et de personnages.

Dans les guides touristiques, *Small g* indique un lieu où l'on peut rencontrer des gays, mais pas seulement. Ainsi en est-il du café zurichois Chez Jakob. Que s'y passe-t-il qui vous touche ?

Même si la petite ironie de Patricia Highsmith résonne en permanence, il est beaucoup question d'amour et de fraternité dans ce roman. On y décrypte des thématiques qui passent souvent sous les radars lorsqu'on évoque la communauté « queer ». Comme, par exemple, la notion de « famille de cœur », celle qu'on se construit et qui nous soutient si celle dans laquelle on a grandi est rejetante. L'envie de produire un spectacle lumineux autour de questions souvent inquiétantes me motive. *Small g*, c'est aussi la photographie d'une ville dans les années 90 : Zurich – peut-être la seule vraie ville de Suisse – quelque temps après l'évacuation de la tristement célèbre scène ouverte de la drogue sur le Platzspitz.



Café Odéon à Zurich où Patricia Highsmith y a eu un temps ses habitudes

Le bistrot était alors un lieu de socialisation important ?

Au-delà de ces repères de notre histoire récente, ce roman parle d'un monde qui n'existe plus, déconnecté de l'ère numérique qui balbutiait dans ces années-là. On sortait encore pour communiquer, on se parlait en « live », le bistrot était le lieu vivant du réseau social. On y retrouvait des personnes connues, d'autres qu'on ne connaissait pas encore. J'ai une sorte de nostalgie inavouable pour cette époque, où les technologies nouvelles n'étaient pas là pour nous enchaîner et nous mettre sous pression, où l'on échangeait autrement que par WhatsApp, où genres, âges, classes sociales se mélangeaient naturellement. Mine de rien, c'est un phénomène sociologique qui est raconté en filigrane de ce roman.

Celui de l'irruption du sida aussi, et de la naissance d'une légitimité nouvelle pour les minorités sexuelles. Les personnages de Highsmith sont-ils toujours actuels ?

Ce que j'aime chez Rickie, Luisa, Teddie et les autres, c'est leur vulnérabilité. Ils viennent Chez Jakob parce que ce café représente un refuge pour eux, un endroit où ils puisent leurs forces, où ils peuvent vivre leur deuil, leurs conflits et leurs amours. Cette vulnérabilité peut résonner chez tout le monde. Le roman de Patricia Highsmith lui donne une place qui nous permet de reconnaître sa dimension humaine. Cette vulnérabilité n'est pas associée à la faiblesse. Au contraire, son expression est une condition pour ouvrir un chemin vers l'émancipation. Ce sont ces questions aussi qui irriguent *Small g*.

Vous en avez confié la traduction et l'adaptation à Mathieu Bertholet, comment se passe votre collaboration ?

J'avais déjà travaillé avec lui sur *Mephisto / Rien qu'un acteur*, l'adaptation du roman de Klaus Mann, et notre connivence a été assez immédiate. Directeur du Poche à Genève, Mathieu vient vraiment de l'écriture qu'il a étudiée, notamment à Berlin. Il a commencé par tout déconstruire, puis à voir de quoi le roman était fait. Nous avons beaucoup échangé, par mail, par téléphone, et lors de rencontres. On s'est mis d'accord sur le fait qu'il y avait des personnages incontournables, et d'autres qui nous intéressaient moins, même si nous les trouvions attachants. La grande formule de Mathieu, c'est : « you must kill your darlings », « tu dois tuer tes chéris » ! Et c'est vrai, il faut sacrifier les choses anecdotiques pour s'en tenir aux axes que l'on veut développer. Ainsi est passée à la trappe Mathilde, par exemple, la cocasse secrétaire de Rickie qui siffle des Dubonnet à longueur de journée...

Vous avez aussi eu l'idée d'inviter Patricia Highsmith, son avatar du moins, sur scène ?

Sans être autobiographique, *Small g* met en lumière plusieurs aspects de la vie de Patricia Highsmith. Certains personnages sont inspirés de l'expérience de vie de la romancière et d'autres de figures récurrentes dans ses romans. Par exemple Rickie est une sorte de Mr Ripley, qu'on désigne souvent comme le double masculin de Patricia Highsmith, Luisa est l'enfant abusée et maltraitée, qui quitte comme elle son pays pour venir se frotter à la grande ville, Renate, la patronne tyrannique, évoque sa figure maternelle, et même Dorrie est une sorte de Highsmith émancipée dans sa jeunesse, qui ose, qui flirte, qui transgresse et aime intensément la vie. A l'heure où nous parlons, avant le début des répétitions, cette question de l'évocation de la romancière dans la mise en scène reste ouverte...

par
Françoise
Boulianne Redard



Anna Popek, Anne Bisang et André Simon-Vermot à Vidy

© Jehanne Carnat

Vous avez pu jusqu'ici travailler quelques jours avec les comédiens. Qu'avez-vous appris ?

Ce que j'ai pu vérifier, c'est que l'aller-retour entre texte dialogué et texte raconté était très stimulant pour l'imaginaire. L'ensemble de la distribution peut tout à fait prendre en charge une scène intimiste à deux personnages. Ce travail choral donne de l'épaisseur à la situation. J'ai engagé deux danseurs comme comédiens, Tamara Bacci et Rudi van der Merwe, et cette session de travail m'a permis de découvrir leur approche du jeu. A travers leur rapport spécifique à l'espace, j'ai aussi pu vérifier mon intuition: le café est un espace fortement ritualisé. La précision et la liberté corporelle de ces interprètes ont mis en valeur la dimension chorégraphique de cet espace social. J'ai d'ailleurs encouragé tous les acteurs à aller se planter dans les bistrotts et à observer minutieusement tous les comportements, même les choses les plus simples et apparemment ordinaires.

Nous avons également pu confirmer avec ma scénographe Anna Popek que toute la pièce pouvait se jouer dans l'espace unique du café. Pour Anna, ces journées de travail ont été précieuses pour consolider son projet.

Voilà six spectacles que vous montez au TPR, et ils sont tous d'auteurs ou d'inspiratrices femmes. Cela ne peut être un hasard ?

Non, pas complètement ! Pourtant, j'aime aussi monter des auteurs hommes, il n'y a pas de discrimination de ma part, j'en ai mis en scène beaucoup à Genève. Mais j'ai une attention particulière à l'expression féminine. Alors, je prends volontiers à ma charge le devoir de mieux les faire connaître. Il y a un déficit, dans l'humanité, de l'intérêt porté à la création féminine, que ce soit au théâtre, dans les musées ou ailleurs. C'est un manque à l'enrichissement de notre sensibilité.

Mais là, ce n'est plus un saupoudrage, c'est carrément une option. L'époque y est plus propice ?

Peut-être que j'affirme davantage certains de mes choix, c'est inhérent à une personnalité qui se raffermirait. Si l'époque a changé ? C'est vrai, il reste du chemin à faire. Et je constate que plusieurs de mes collègues, en Suisse romande, ont du mal à faire le pas. Dans certaines programmations de saison, il y a zéro femme, à la mise en scène comme à l'écriture. Et ça, ce n'est pas pardonnable.

Ce n'est donc pas le cas à La Chaux-de-Fonds ! Vous êtes toujours en affinité avec cette ville ?

Oui, parce qu'il y a ici une ouverture incroyable de la population au monde des idées et à la culture. Un état d'esprit que je trouve enthousiasmant. Cela me correspond bien. J'arrive à un stade

où je m'autorise à être moins rationnelle, où je n'ai plus trop envie d'expliquer, de justifier, pour pouvoir être entendue. Et ici, cela se passe tout naturellement.

Il faut dire que vous avez su fédérer une belle équipe, autour du TPR. C'était un dessein, une stratégie ?

Quand j'ai appris que j'avais été choisie par le Conseil de fondation, je me suis dit que c'était vraiment un jour de chance ! J'avais compris que la situation n'était pas forcément toujours au beau fixe, mais j'ai eu un contact chaleureux immédiat avec John Voisard, qui prenait aussi de nouvelles fonctions, et j'ai pensé que cela jouerait. Après, il n'y a pas de stratégie. C'est une manière d'être que j'ai apprise, et qui est peut-être ma marque de fabrique. Je fais confiance, j'estime que chaque personne est responsable et qu'elle va donner le meilleur d'elle-même. Parfois, bien sûr, il faut rappeler quelles sont les attentes. Mais plus les collaboratrices et les collaborateurs peuvent s'épanouir librement, plus la participation est bonne. Nous sommes tous contents, aujourd'hui, de cette équipe soudée qui avance dans le même sens.

Revenons pour terminer à *Small g*, sous-titré *Une idylle d'été*. C'est toujours un défi de se lancer dans une nouvelle entreprise.

Exaltation, doute, solitude, que ressentez-vous alors ?

Un peu de tout cela, une sensation de vertige. Mais il faut être à l'écoute. J'essaie à présent de ne plus combattre mes doutes, par exemple, comme j'ai pu le faire par le passé en voulant tout savoir à l'avance, tout contrôler. Je suis beaucoup plus disponible au moment de la création et j'essaie d'appivoiser le sentiment récurrent de ne jamais être totalement prête. On n'est jamais complètement prêt, de toute façon. Cela ne sert donc à rien de tendre vers ce but. Je préfère travailler dans le plaisir et la joie, retrouver mon essence enfantine face à ce travail, même s'il y a toujours un moment où c'est douloureux. Cela vaut mieux, d'ailleurs, cela évite de trop survoler les choses. Ceci dit, c'est une grande chance de pouvoir se lancer dans un tel projet. C'est pour moi ce qui donne du sens à tout le reste de mes activités. Je fais de la mise en scène parce que c'est mon carburant, l'essence même de ma vie. |



© Jehanne Carnal

Maquette du décor de *Small g*

J'AI D'AILLEURS ENCOURAGÉ TOUS LES ACTEURS À ALLER SE PLANTER DANS LES BISTROTS ET À OBSERVER MINUTIEUSEMENT TOUS LES COMPORTEMENTS, MÊME LES CHOSES LES PLUS SIMPLES ET APPAREMMENT ORDINAIRES.

Patricia Highsmith a rejoint les eaux profondes

de François Rivière, article paru dans le journal *Libération*, Paris, 6 février 1995.

Révlée en 1950 par *L'Inconnu du Nord-Express*, Patricia Highsmith créait des atmosphères oppressantes où luttait ses anti-héros, comme Ripley. Elle est morte samedi à Tegna, dans le Tessin Suisse, à 74 ans.

Patricia Highsmith a rejoint les eaux profondes – Quelques escargots et un chat sont orphelins. Les premiers savaient depuis longtemps qu'ils n'avaient rien à redouter des humeurs sombres d'une Américaine bien tranquille, considérée par la gent humaine comme la Reine du Suspense. Quant aux félins, ils se léchaient les babines lorsque miss Highsmith leur préparait du lapin à la crème. C'est auprès d'eux que Patricia est morte dans son étrange maison blanche en forme de cube située au bord d'un ravin, à Tegna, en Suisse italienne, à l'heure où paraît son ultime roman, *Small g*. Un livre testament, particulièrement émouvant et serein dans lequel, pour la seconde fois seulement, après *Les eaux dérobées* publié en 1952 sous le pseudonyme de Claire Morgan, elle abordait franchement le secret de sa différence.

**SMALL G.
UN LIVRE TESTAMENT,
PARTICULIÈREMENT
ÉMOUVANT ET SEREIN
DANS LEQUEL, ...,
ELLE ABORDAIT
FRANCHEMENT
LE SECRET DE
SA DIFFÉRENCE.**

Patricia Highsmith est née à Fort Worth (Texas) le 19 janvier 1921 mais c'est à New York, loin de sa mère peu aimante qu'elle a grandi, veillée par une grand-mère libérale mais sans le sou. Quittant le Barnard College à dix-huit ans, elle travaille d'abord dans une agence de publicité, puis elle compose des scénarios pour un studio de bandes dessinées.

Le soir, elle écrit des poèmes ou échafaude l'intrigue d'un roman. En 1944, elle place sa première nouvelle – *L'Héroïne*, un petit chef-d'œuvre bientôt revendu à d'innombrables anthologies – au Harper's Bazaar. Mais il faudra encore des années de labeur acharné au jeune écrivain avant de mettre un point final à son premier roman, *L'Inconnu du Nord-Express*.

Cette admirable épure criminelle, basée sur l'idée d'un échange entre deux assassins, est acclamée par la critique en 1950. Le film d'Alfred Hitchcock aidera la renommée de cette romancière de vingt-neuf ans à franchir les frontières.

Dès lors, c'est en Europe que le talent très particulier de Patricia Highsmith est reconnu – et singulièrement en France où Jean Rosenthal, son traducteur, parvient à l'imposer – ce Vieux Monde qui bientôt l'accapare...

En 1951, au cours d'un séjour en Italie en compagnie d'une amie, elle «rencontre» celui qui restera toujours, dans sa vie secrète et dans sa fiction, son personnage fétiche et son double : Tom Ripley. «Je me rappelle très bien l'endroit où Tom Ripley est né, racontera-t-elle en 1989. C'est à Positano, au début de l'automne. Notre chambre possédait un balcon donnant sur la mer. Un matin, vers six heures, je me suis avancée sur le balcon et c'est alors que j'ai aperçu un jeune homme en short et sandales qui marchait sur la plage, une serviette de bain jetée sur l'épaule. Il avançait, la mine pensive...» Tom sera d'abord, en 1955, le héros d'un roman sobrement intitulé *Mr Ripley*, évoquant une affaire

par
François Rivière



la vie des gens ordinaires, des gens qui, comme elle, se racontent des histoires mais ne les vivent pas. Délaissant de plus en plus les intrigues criminelles habiles qui ont associé son nom à ce genre qui l'indiffère – elle refusa toujours la compagnie des auteurs de romans policiers – Highsmith a mis son art de l'observation feutrée au service d'une entreprise sans pareille dans le roman contemporain.

Graham Greene, préfaçant son recueil de nouvelles intitulé *L'amateur d'escargots*, paru en 1975, saluait celle qu'il appelait « la poétesse de l'appréhension », l'admirant sans réserve d'avoir « créé un monde qui lui appartient en propre, un monde de claustrophobie et d'irrationnel où nous entrons chaque fois avec un sentiment de danger personnel, voire même avec une certaine répugnance. » Plus encore que dans ses romans, c'est dans ses nouvelles que Highsmith nous confronte à une vision du monde associée de façon moderne aux sinueuses et parfois exaspérantes images dans le tapis de son congénère Henry James. « J'adore les intrigues de James, précisait-elle en 1986, et je me les rappelle avec exactitude alors que je serais incapable de vous raconter celle du *Grand Sommeil* de Chandler. »

Le *Journal d'Edith*, paru en 1977, marque la rupture de la romancière avec la forme qui l'a naguère imposée. Pour la première fois, le rôle-vedette est confié à une femme, une ménagère américaine dont la vie est un enfer. Le tumulte intérieur de Patricia ne se satisfait plus du travail acharné de l'intrigue pure. Elle entend renouer, quoique de façon masquée, avec ce roman écrit en 1951 et publié clandestinement, *Les Eaux dérobées*. Dans ce récit de l'amour tumultueux mais finalement heureux de deux jeunes femmes, Patricia avait mis tout son cœur. Elle s'y était aussi engagée dans un combat difficile contre la bêtise des hommes et leur intolérance, repris en filigrane d'un certain nombre d'autres romans ou de nouvelles mettant en scène des animaux domestiques avides de vengeance. *Toutes à tuer*, recueil de contes cruels illustré par Topor, fustigeait – selon elle – cette manie que les gens ont de croire la fiction plus cruelle que la vie de tous les jours.

Un ultime recueil au titre évocateur, *Catastrophes*, stigmatisait notre inconséquence face à la pollution et au danger nucléaire. Plus que jamais, la perturbante Patricia nous livrait en pâture la matière même de ses cauchemars, nés d'un amour de la vie quelque peu contrarié. |

Avec l'aimable autorisation de François Rivière et du journal *Libération*

proprement immorale. Dandy moderne, cosmopolite et cynique, Ripley s'y révèle un parfait anti-héros. Amateur d'art et faussaire, il échappera toujours à la justice des hommes et au cours des années suivantes, comme Patricia, hantera divers lieux d'Europe.

« J'ai fui l'Amérique, dit Highsmith, parce qu'il y avait trop de bruit, de violence. » Après quelques années solitaires en Cornouaille, elle rencontre l'amour en Allemagne, tandis que Tom se marie – pour l'argent et le confort – en France. C'est dans un petit village des bords du Loing, à vingt kilomètres de Fontainebleau, que Patricia s'établira dans les années soixante-dix, en compagnie de ses chats et ses gastéropodes; mais elle ne parlera jamais le français. Son dernier refuge sera le Tessin et la maison blanche pourvue d'un abri anti-atomique...

Les seules confidences de Patricia sur son métier seront confiées à un manuel d'apprentissage à l'écriture professionnelle, *L'art du Suspense*, paru en 1966. Elle est alors l'auteur d'une dizaine de livres: *Le Meurtrier*, *Eaux profondes*, *Le cri du hibou*, *Jeu pour les vivants*, *l'Empreinte du faux* – certainement son chef-d'œuvre – ou *La rançon du chien*, à travers lesquels s'est peu à peu élaborée la singulière technique d'un auteur de romans policiers pas comme les autres. « Un livre ne s'écrit pas d'un seul jet, comme un poème, c'est une œuvre de longue haleine à laquelle il faut consacrer du temps et de l'énergie... Chaque échec est un enseignement. »

D'une modestie exemplaire, Highsmith réécrit jusqu'à trois fois, sur une antique Olympia marron qui ne la quittera jamais, la trajectoire lente, obsessionnelle et terriblement déprimante de ses histoires. « La démarche d'un criminel occasionnel me passionne. C'est à son mobile et à ses réactions que je m'intéresse. En fait, un être ordinaire devient pour moi fascinant dès qu'il prend conscience de ses instincts. Voilà le moteur de tous mes romans. » Les livres de Patricia Highsmith ne racontent rien d'autre que



© Keystone

Le quai de la Limmat en 1980

L'ambiance, en ville de Zurich dans les années 90, au moment où Patricia Highsmith y réside, est vraiment particulière. D'un côté, Zurich, c'est le quartier des banques, l'une des villes les plus prospères du monde. De l'autre, c'est une jeunesse contestataire prête à se battre pour ses rêves. La drogue est présente dès le début du mouvement. Se piquer est un acte de révolte contre une société jugée insupportable. On recherche la liberté. On sous-estime la dangerosité. Après la fermeture du Centre autonome, le moral est au plus bas, les rêves piétinés. Rien ne bouge jamais dans la bonne société zurichoise. Le sentiment d'impuissance favorise l'extension du fléau au sein d'une jeunesse désenchantée.

Le Platzspitz attire des milliers de toxicomanes. Ils vivent là, dans une saleté repoussante, des conditions sanitaires insupportables, au contact des rats qui viennent lécher le sang jusque sur les bras de «junkies» trop comateux pour retirer la seringue de la veine. La criminalité monte : les dealers se disputent les meilleures places ; de très jeunes filles, à moitié nues, vendent leur corps pour un peu de drogue ; on vole tout ce qui peut se revendre, on se bat et on tue pour une dose ou un peu de chocolat.

Autour de la place s'installent les baraques des services sociaux, des médecins et des infirmières qui tentent de ranimer l'un, de soigner l'autre, de faire un peu de prévention. Le sida fait des ravages. Pour limiter son extension, la Ville

distribue des seringues, jusqu'à 12'000 par jour, seringues que l'on retrouve partout dans les rues et les parcs, malgré l'obligation de les rapporter pour en recevoir d'autres. La police tente d'intervenir, fait fuir les petits vendeurs, mais tout se remet en place dès qu'elle tourne les talons. Le quartier est en état de guerre permanent. Les habitants ont peur, dressent des clôtures, installent des caméras de surveillance, créent leur propre service de sécurité pour patrouiller et protéger les biens.

En 1992, la Ville décide de fermer le Platzspitz, mais l'opération mal préparée tourne au fiasco. Les toxicomanes se répandent dans toute la ville. Ils se piquent dans les rues. Les dealers proposent de la drogue devant les écoles. Les travailleurs sociaux sont menacés et quelquefois molestés. La police, en manque d'effectifs, ne peut pas faire face. A cela s'ajoute une crise économique avec forte hausse du chômage. Les impôts rentrent mal et les charges s'accroissent. Une nouvelle scène ouverte se forme au Letten. C'est encore pire qu'avant.

La Ville, convaincue qu'elle ne pourra pas s'en sortir seule, en appelle au Canton et à la Confédération. Le Letten, médiatisé, intéresse désormais le monde entier. En novembre 1993, Ruth Dreifuss le visite. Les trois instances commencent alors à coordonner leurs travaux. On détermine les mesures à prendre. On se met autour d'une table pour définir les compétences de

UN SERMON AVAIT SUIVI SUR
LES DANGERS QUE PRÉSENTAIENT
LES DROGUÉS À PRÉSENT QUE LE
GOUVERNEMENT DU CANTON ET
LA POLICE LES AVAIENT CHASSÉS DE
LA PLATZSPITZ, LE SEUL ENDROIT OÙ
ILS POUVAIENT AU MOINS SE PROCURER
DES SERINGUES NEUVES ET
RENCONTRER LEURS DEALERS.

Patricia Highsmith, *Small g: Une idylle d'été*,
Calman-Lévy, Paris, 1995 (p. 114)

chacun et se répartir les tâches. C'est ainsi que naît la politique suisse de la drogue. Elle est encore considérée aujourd'hui comme exemplaire.

En 1995, la Ville ferme le Letten, mais, cette fois, tout est prêt. En même temps, l'ambiance change, le pessimisme fait place à une envie de revivre. Le Letten panse rapidement ses plaies. Les artistes, puis les familles reviennent peu à peu.

A cette époque, Patricia Highsmith fréquente L'Odéon, Quai de la Limmat 2, un haut-lieu de la culture zurichoise, par lequel ont aussi passé Albert Einstein et James Joyce, un lieu, proche du centre, qui n'a pas été épargné par la problématique de la drogue. |

**D'UN CÔTÉ, ZURICH,
C'EST LE QUARTIER
DES BANQUES,
L'UNE DES VILLES
LES PLUS PROSPÈRES
DU MONDE.**

**DE L'AUTRE,
C'EST UNE JEUNESSE
CONTESTATAIRE
PRÊTE À SE BATTRE
POUR SES RÊVES.**

Le gay Zurich : Small g. Une idylle d'été

de François Rivière, article paru dans le journal *Libération*, Paris, 16 février 1995.

Patricia Highsmith, *Small g : Une idylle d'été*, traduit de l'anglais par François Rosso, Calmann-Lévy, Paris, 1995.

Un chaînon longtemps perdu dans l'œuvre highsmithienne, *Les eaux dérobées*, roman paru en 1952 sous le pseudonyme de Claire Morgan puis réédité sous le nom de l'auteur en 1983, était – aux dires de celle-ci – « le premier roman homosexuel qui se terminait si bien ». Dans la courageuse postface à l'édition française de ce livre, la réticente Patricia précisait encore que de nombreux correspondants la « remerciaient de montrer deux personnes du même sexe qui, amoureuses l'une de l'autre, réussissaient à survivre à l'épilogue, avec, en outre, l'espoir raisonnable d'un avenir heureux ». *Small g*, le dernier roman de Highsmith, paru au lendemain de sa mort, s'annonce comme un écho ultime à ce cri déjà ancien d'une femme longtemps appliquée à œuvrer dans ce qu'on est convenu d'appeler le « suspense psychologique », encore que, dans son cas, le terme de « roman du malaise » conviendrait mieux.

L'œuvre de Patricia Highsmith restera exemplaire de la modestie opiniâtre d'un auteur ayant toujours refusé de céder à son pathos sans pour autant accepter le confort d'un genre – le roman policier – qu'elle utilisa de manière extrêmement retorse. De *l'Inconnu du Nord Express* à *Ripley entre deux eaux*, son avant-dernier livre, elle avait malicieusement su garder intact le suspense concernant sa propre traversée des apparences. Au cours des rares entretiens qu'elle accordait, oscillant entre l'agacement et la pitié pour l'insatiable curiosité de ses interlocuteurs, « la poétesse de l'appréhension » (dixit Graham Greene) préférait s'épancher sur les faits et gestes de son héros récurrent, l'évanescent Tom Ripley. Les épisodes de la vie de ce dandy américain, établi lui aussi en Europe, ont comblé par la fiction les manques biographiques d'un écrivain engagé dans son temps de façon plus secrète.

Small g a pour cadre Zurich, un lieu choisi symboliquement par la romancière – puisqu'il est le

siège de la maison d'édition à laquelle elle avait confié la gestion de son œuvre, mais aussi parce qu'on y trouve, condensé à la perfection, un échantillonnage de l'humanité à laquelle l'auteur accorde son intérêt et sa compassion : les marginaux des deux sexes. Un petit groupe d'individus observés avec un soin d'entomologiste dans leurs actes quotidiens – on songe inévitablement aux gastéropodes et autres créatures innocentes dont l'écrivain fut naguère si friand – surgissent sous sa plume, avec « sérénité » et « désenchantement ». Pour la plupart homosexuels, ils sont les habitués d'un restaurant de quartier, Chez Jakob. Patricia Highsmith s'intéresse d'abord à Rickie, dessinateur publicitaire, la quarantaine un peu avachie, qui vit seul avec sa chienne Lulu. Rickie ne s'est pas remis de la mort de son jeune amant Peter, sauvagement assassiné par des voyous. Or, voici qu'un samedi soir, apparaît Chez Jakob une « créature de rêve », Teddie Stevenson, 20 ans, fils d'une riche Zurichoise et très innocent. Des échos du monde camp de Christopher Isherwood, celui de *l'Adieu à Berlin*, nuancent de manière intrigante un parcours obsessionnel typique de Patricia Highsmith. On dirait que celle-ci, chassant provisoirement l'atmosphère de déprime auréolant le petit monde crépusculaire qu'elle nous dépeint, avait décidé de s'amuser un peu. C'est ainsi que Rickie se laisse draguer, un soir, par un policier en tenue. Puis, avec des attentions de grand frère, il entreprend de favoriser les amours de Teddy et de la jeune et tendre Luisa, une petite couturière recueillie et plutôt maltraitée par l'acariâtre Renate.

Le drame horrible qui se profilait aux premières pages du roman se mue malicieusement en comédie de mœurs, comme si l'auteur avait soudain décidé de flirter du côté de P.G. Wodehouse. Mais le conte de fées naissant fige peu à peu le véritable dessein de la romancière. Teddy et Luisa, les tourtereaux contrariés par la jalousie de la

par
François Rivière

**C'EST AINSI
QUE RICKIE SE
LAISSE DRAGUER,
UN SOIR,
PAR UN POLICIER
EN TENUE.**

sorcière, Renate, au comportement de plus en plus maléfique à mesure que le récit progresse mais à laquelle s'opposent le bon mage Rickie et son ami flic, apparaissent comme les marionnettes dociles d'une trame typiquement highsmithienne. Teddie n'est qu'un sale petit-bourgeois qui ambitionne de faire carrière dans le journalisme en profitant des relations maternelles. Sa naïveté l'empêche de comprendre qu'une amie de Rickie, Dorrie, a des vues sur Luisa, laquelle a décidément tout d'un « garçon manqué ». Les éclairages successifs, ménagés avec une habileté consommée, ont longuement dessiné les arabesques d'un récit plus doux qu'amer.

Mais voici que la Patricia des *Eaux dérobées* et de ses audacieuses chimères a refait surface dans la conscience de l'écrivain. Quarante ans après, dans un monde déchiré – Zurich est un lieu hanté par la drogue et le sida –, Luisa apprend les gestes d'un amour différent de celui que le charmant Teddie aimerait lui imposer. Rickie, dont le comportement rappelle celui de Tom, complice du protagoniste adolescent de *Sur les pas de Ripley*, veille sur cette métamorphose émouvante. Et c'est avec des grâces d'écriture qui témoignent, une fois encore, de l'admiration que porte l'auteur au James de *Daisy Miller*, que nous cédonc enfin à l'hypnose d'une œuvre où l'incertitude des situations et l'évanescence apparente du propos dessinent l'image dans le tapis de *Small g*. Patricia Highsmith, timonière invincible d'une suite de fictions vouées au divertissement d'un large public, en revient avec ce livre à l'essentiel, conjurant une dernière fois les démons puritains que son exil, étrangement, n'avait pas complètement exorcisés. |

Avec l'aimable autorisation de François Rivière et du journal *Libération*



© Paola Mulome

par
Michael Voegtli

Small g – histoire(s) d'émancipation



« Der Kreis » 1944

**...LA VISIBILITÉ
– LE COMING OUT –
ET LA LUTTE CONTRE
LES DISCRIMINATIONS
SONT AU CŒUR
DES ACTIONS...**

Rickie, Luisa, Teddie, Philip, Dorrie, Renate... Autant d'habitué.e.s qui fréquentent la brasserie Chez Jakob, microcosme de la Zurich du début des années 1990. Lieu ambivalent, où l'on mange et l'on boit son café en journée, l'endroit est plus fréquemment appelé les soirs de week-end « le «Small g» – le «g minuscule» –, reprenant l'abréviation par laquelle les guides d'établissements gay désignent un lieu fréquenté par beaucoup d'homosexuels mais pas exclusivement par eux, ce qui était bien le cas de Chez Jakob lors des soirées dansantes qui y étaient organisées en fin de semaine». Si ce lieu est tiré de l'imagination de Patricia Highsmith, sa localisation dans le quatrième arrondissement de Zurich, l'Aussersihl, ne doit rien au hasard. C'est là que se développe dès les années 1930 la scène homosexuelle, avec des restaurants comme, par exemple, le Marconi, le Turnhalle ou le Generoso, qui proposent des soirées homosexuelles, à l'instar d'autres cafés situés également dans les premier et troisième arrondissements. A ces lieux s'ajoutent encore certains théâtres et cabarets, qui permettent à celles et ceux qui s'y rendent de rester discrets et plus aisément hors d'atteinte des contrôles et fichages fréquents effectués par la police locale.

Le développement précoce de lieux de sociabilité homosexuels et d'une scène commerciale gay est directement lié à l'essor du mouvement associatif. C'est en effet à Zurich qu'est créée la première association homosexuelle suisse en 1931, qui sera connue internationalement sous le nom Der Kreis – Le Cercle à partir de janvier 1943. Durant son existence, Der Kreis met en avant la figure de l'homoérotisme comme moyen de valoriser une image positive de soi tout en évitant une visibilité trop grande et susceptible d'attirer des ennuis avec la police ou la morale. La revue éponyme connaît un vif succès et une renommée internationale avec près de 2000 abonné.e.s à son apogée.

L'ENDROIT EST PLUS FRÉQUEMMENT APPELÉ LES SOIRS DE WEEK-END « LE « Small g » – LE « g minuscule » –, REPRENANT L'ABRÉVIATION PAR LAQUELLE LES GUIDES D'ÉTABLISSEMENTS GAY DÉSIGNENT UN LIEU FRÉQUENTÉ PAR BEAUCOUP D'HOMOSEXUELS...

L'intensification de la répression policière à la fin des années 1950 ainsi que la concurrence de nouvelles conceptions de la lutte pour l'émancipation des homosexuels et lesbiennes auront toutefois raison du Kreis, qui disparaît en 1967. Le mouvement associatif est ensuite marqué par trois phases. On assiste d'abord à la constitution, à Zurich toujours, d'un mouvement homophile (Organisation suisse des homophiles), dont les membres visent l'intégration des homosexuels à la société. En réaction, les années 1970 voient ensuite la naissance de mouvements plus radicaux de libération homosexuelle, le premier d'entre eux – Le Homosexuelle Arbeitsgruppe Zürich (HAZ) – étant créé en 1971. Pour ces groupes de libération, la devise tirée d'un film de Rosa von Praunheim est que « ce n'est pas l'homosexuel qui est pervers, mais la situation dans laquelle il vit ». Il faut donc la transformer radicalement. Pour cela, la visibilité – le coming out – et la lutte contre les discriminations sont au cœur des actions (c'est en 1979 que le HAZ parviendra à la suppression des fichages et du registre des homosexuels, qui empêchait entre autres toute personne inscrite de travailler dans l'administration publique). Finalement, au début des années 1980, dans un contexte moins politisé, de nouvelles associations, cherchant à défendre une politique de l'identité plus sectorielle ou réformiste, font leur apparition. La présence de la scène commerciale et la forte implantation des associations gay font donc de Zurich une ville où les établissements comme Chez Jakob ne sont pas rares. La diversification des modes de vie contribue à en faire des endroits rêvés pour cultiver le doute sur les affects, désirs et préférences des protagonistes, permettant ainsi de leur donner davantage de relief encore. Rickie s'interroge par exemple longuement sur le fait qu'il « est probable que [Teddie] n'est même pas schwul [homosexuel] », Luisa entretient l'ambivalence, les ouvriers qui boivent leur café le matin participent, pour certains d'entre eux, aux soirées du week-end...

Dans ce petit monde se révèlent aussi noirceurs et espérances. Noirceur des commentaires et actes homophobes, dont Renate a le secret en stigmatisant les « gouines et les tapettes » ainsi que les bisexuels, « affreux fourbes à deux visages », encourageant les commérages et le contrôle social de certains voisins. Douleur également d'une période marquée par le sida, associé dans le sens commun à l'homosexualité masculine, et qui hante comme un « spectre » les relations interpersonnelles, à une époque où les traitements ne permettent pas encore d'espérer un répit dans la progression de la maladie (les trithérapies ne sont disponibles qu'à partir de 1996). Ne reste, comme le dit Rickie, que « les vitamines, le safe sex » et une certitude : « avec ce damné virus, on savait que le moment viendrait plus vite, peut-être même très vite ». Détresse, enfin, lorsque la romancière dresse un portrait acide des « dangers que présentaient les drogués à présent que le gouvernement du Canton et la police les avaient chassés [en février 1992] du Platzspitz, le seul endroit où ils pouvaient au moins se procurer des seringues neuves et rencontrer leurs dealers ».

Mais ces noirceurs sont contrebalancées par les espoirs des personnages qui luttent pour l'émancipation ou, pour reprendre les mots de Patricia Highsmith, pour l'indépendance : « L'indépendance était décidément bien agréable », se disait ainsi Luisa. « Et demain, bien entendu, il lui faudrait lutter pour conserver définitivement le peu qu'elle en avait conquis ce soir, le défendre bec et ongles, et commencer à se ménager plus de liberté pour l'avenir. Elle sentait qu'une bataille se préparait ». Finalement, dans ce monde du Small g, c'est comme si chaque personnage parcourait individuellement, avec sa petite histoire, ce qui a été – et demeure – le chemin d'une histoire collective vers l'émancipation. |

par
Josiane Greub

Les comédiens

Pouvez-vous nous raconter votre parcours, ce qui vous a amené.e au théâtre, à devenir comédien.ne et, à jouer dans ce lieu, dans cette pièce ?



© Aline Paley

RAPHAËL ARCHINARD

Petit, à l'âge de six ans, alors que je suivais un cours de poterie juste à côté du théâtre AmStramGram, j'ai passé la tête par une fenêtre et assisté à la réunion artistique du directeur d'alors. En retirant ma tête, je me suis cogné et ouvert méchamment le crâne... Après quelques points de suture et avec le recul, je me dis que cette anecdote n'est peut-être pas anodine : le théâtre me serait-il entré dans la tête ?

A partir de 19 ans, cette envie d'aller sur scène devient omniprésente, tant et si bien que je plaque l'Université en Relations internationales et parviens à intégrer en cours d'année les cours pré-pro du Conservatoire de Genève ! Là, je respire en réalisant le manque que je ressens quand je ne joue pas. Pourtant, je me sens un peu déboussolé car autour de moi tout le monde parle une langue que je ne connais pas : concours, grandes écoles, projets artistiques, etc. C'est pendant cette année et demie-là que j'ai l'opportunité de travailler avec ma famille théâtrale d'adolescents, l'équipe de la Parfumerie, dans un premier projet professionnel. Puis je passe le concours de la Manufacture, désormais convaincu que ma place est sur une scène de théâtre.

Deux raisons m'ont fait accepter de jouer dans ce projet. La première, évidente : parce qu'on ne peut pas laisser passer une telle opportunité si elle se présente ! Je suis évidemment arrivé au casting avec l'envie d'être pris, de réussir à convaincre. Je n'avais pas eu le temps de lire *Small g : Une idylle d'été* en entier avant le casting mais je m'étais évidemment documenté. La seconde raison pour laquelle je devais obtenir le rôle m'est alors apparue plus clairement. Les droits de la communauté gay, me tiennent particulièrement à cœur. Ayant beaucoup de proches homosexuels, qui par ailleurs ont vécu dans les années 90, les attaques homophobes me révoltent et c'est un sujet qu'il me semble nécessaire d'aborder sur scène.



TAMARA BACCI

J'ai eu une carrière de danseuse mais je suis avant tout une artiste très curieuse qui aime expérimenter, rencontrer et découvrir. Le médium m'importe peu, et j'aurais tout aussi bien pu être peintre ou jardinier. J'aime la rencontre avec un créateur.

Je suis arrivée au théâtre par hasard au fil de diverses rencontres avec Pascal Rambert, Romeo Castellucci puis Guillaume Beguin, Mathieu Bertholet ou encore Fabrice Gorgerat. J'ai traité la parole comme on traite le mouvement.



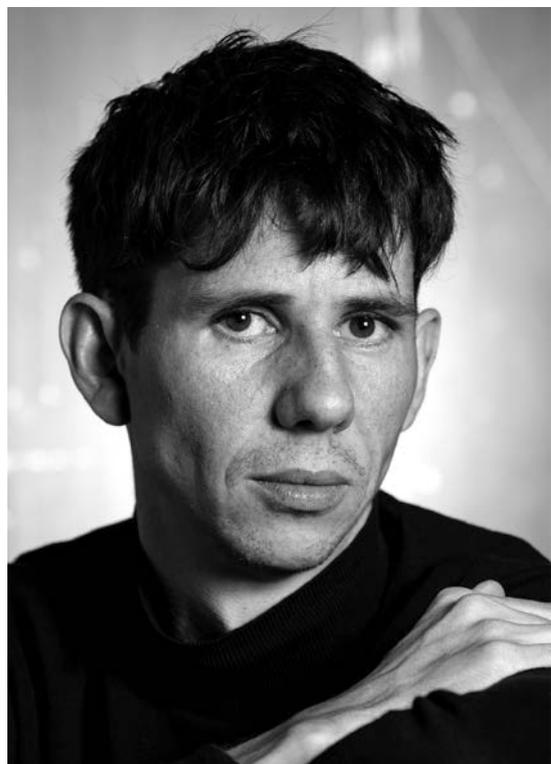
DORRIE
"Small-g"



LOLA GIOUSE

J'ai commencé le théâtre petite, dans la troupe amateur de mon village. On travaillait souvent des classiques et j'avais beaucoup de plaisir dans le rapport avec la langue, les sons et les sens des mots. Ensuite adolescente, j'ai intégré la compagnie junior d'Evelyne Castellino à Genève. C'est vraiment là, en rencontrant d'autres jeunes qui partageaient une sensibilité, une manière de penser le monde et en découvrant une dynamique de troupe que j'ai décidé de faire du théâtre, mon métier. Ensuite je suis entrée au Conservatoire préprofessionnel d'Art Dramatique de Genève où j'ai étudié un an puis à la Manufacture, la Haute Ecole de Théâtre à Lausanne.

En sortant de l'école, j'ai eu la chance de travailler avec Emilie Charriot qui créait sa version d'*Ivanov* de Tchekhov et c'est dans cette pièce, je crois, qu'Anne Bisang m'a vue sur scène la première fois. Elle m'a ensuite proposé un rendez-vous que j'ai beaucoup apprécié, elle m'a parlé de Patricia Highsmith, elle a vraiment pris le temps de me raconter tout le roman à sa manière et c'est comme cela que j'ai rejoint le projet *Small g*.



© Guillaume Perret

CÉDRIC LEPROUST

Je suis arrivé au théâtre un peu par hasard. J'avais 18 ans et une amie de mon village en Normandie m'a proposé de venir faire du théâtre dans la troupe d'amateurs de ce village. Je ne peux pas dire qu'il y a eu un coup de foudre, mais au fil des années, de répétitions en représentations, il y a eu une sorte d'évidence. Alors que j'avais entrepris des études scientifiques, la scène et le jeu prenaient une place de plus en plus importante. Au moment de passer mon certificat pour devenir professeur de physique-chimie, j'ai décidé de tout arrêter et de me lancer entièrement dans le théâtre. Je suis rentré au cours Florent à Paris, puis en 2009 j'ai intégré La Manufacture - Haute école des arts de la scène à Lausanne. Depuis, j'ai la chance de travailler sur des projets très divers, des formes « classiques » à des formes contemporaines, voire performatives, en passant également par les spectacles pour enfants. Je suis un curieux, j'aime donc rencontrer de nouveaux metteurs en scènes, découvrir de nouvelles formes, des méthodes de travail qui vont me bousculer. Récemment, j'ai eu cette opportunité en jouant *Pigments Jaunes* à L'ABC de La Chaux-de-Fonds. J'y ai rencontré Orelie Fuchs Chen, metteure en scène neuchâteloise,

qui a une approche très singulière et personnelle de la mise en scène et du jeu (ou devrais-je dire du non-jeu de l'acteur).

Autrement, je travaille de manière plus régulière avec certains metteurs en scène comme Denis Maillefer, Fabrice Gorgerat ou la compagnie Pied de Biche. J'aime également cette sorte de compagnonnage car cela permet de développer et d'approfondir au fil des projets une forme de travail, un langage commun.

Enfin, cinq autres collègues et moi avons formé la Collectif Sur Un Malentendu en 2013. Depuis, nous avons fait plusieurs créations, dont *Dans le blanc des dents*.

En coproduction avec le POCHE/GVE, nous avons créé cette pièce au TPR en janvier 2017. Ce fut ma première création non seulement au TPR, mais aussi à La Chaux-de-Fonds, et malgré l'hiver très rigoureux qui, soyons honnêtes, peut être très rude (-15°C!!!!) et difficile à supporter certains jours, j'ai énormément apprécié l'ambiance chaleureuse qui se dégage de la ville et de ses habitants. De plus, c'était réellement une chance de créer cette pièce au TPR. C'est un lieu idéal, car il y a tous les espaces nécessaires à la création d'une pièce. De la salle de répétition, aux bureaux administratifs en passant par les ateliers décors et costumes, toutes les personnes et corps de métiers sont réunis dans un même lieu pour créer une pièce, ce qui est très rare et donc précieux.

Je me réjouis donc de retrouver le TPR et La Chaux-de-Fonds pour la création de *Small g - Une idylle d'été*.

Je suis très heureux de cette première collaboration avec Anne Bisang.

Je suis d'autant plus enthousiaste que c'est un rôle un peu à contre-emploi pour moi et le travail en devient plus excitant.

par
Josiane Greub

par
Josiane Greub



© Nacima Bekhtaoui

ZOÉ SCHELLENBERGER

En y réfléchissant, la raison pour laquelle je fais ce métier remonte peut-être à celui de mon grand-père qui était, lui, écrivain et critique de théâtre. Quand bien même je ne l'ai pas connu, et peut-être à cause de cela, il est devenu pour moi un personnage de l'ordre du fantôme. Par ailleurs, ma grand-mère était dans la haute couture et je les ai toujours imaginés tous deux immergés dans ce monde scénique. Oui, c'est une histoire familiale au fond ; quand j'étais enfant, mes cousins et moi montions des pièces de théâtre dans le jardin, en Italie, sous les orangers. J'adorais ça.

En outre, ma mère a fait une école de cinéma et quand on avait besoin d'une enfant, je jouais, j'y passais parfois une semaine en manquant l'école ! C'est toujours quelque chose qui a fait partie de ma vie, profondément. J'adore raconter des histoires, me laisser transpercer par la parole, redonner vie à la parole de quelqu'un d'autre. Essayer de toucher une audience.

Chaque pièce est non seulement teintée de la vision de l'auteur, et pétrie par ses interprètes, mais aussi façonnée par des visions, parfois extraordinaires de metteurs en scène.

**JE CROIS VRAIMENT
QUE J'EXERCE LE PLUS
BEAU MÉTIER
DU MONDE.**

Ici, je pourrais par exemple rendre hommage à Eric Vignier qui m'a permis de jouer des rôles sublimes ; Iseult et Isabelle (*l'illusion comique*)... Mais aussi à l'audacieuse Anne, que je connais depuis très longtemps. Alors, au-delà de ce projet, qui me tient énormément à cœur, ce sont des retrouvailles. Anne m'a toujours soutenue, encouragée, depuis notre rencontre à un concours Migros, jusqu'au théâtre du Grütli. C'est elle qui m'a proposée à Yves Beaunesne pour *Le Cid*, afin que j'y puisse jouer une Chimène plutôt scandinave qu'espagnole contre toute attente. Elle est aussi venue me voir jouer à Paris dans *Les Larmes amères*, mise en scène, Thierry de Peretti...

Je me réjouis énormément de cette réunion créatrice. Je crois vraiment que j'exerce le plus beau métier du monde.



© József Trefeli

RUDI VAN DER MERWE

J'ai grandi dans une petite ville en Afrique du Sud d'où, adolescent, je rêvais de partir. Le cinéma était une ouverture sur le monde pendant cette période et ça m'a inspiré de monter une pièce de théâtre dans ma dernière année d'école. J'ai adoré cette possibilité de réinventer le monde et j'ai fini par faire un cursus de théâtre à l'Université de Stellenbosch. Suite à cette formation je suis parti poursuivre des études de lettres à Strasbourg où je me suis orienté vers la danse contemporaine. Depuis 2004 je travaille en Suisse avec des chorégraphes comme Gilles Jobin, Cindy van Acker et encore d'autres. Même si j'ai beaucoup d'expérience en tant qu'interprète, ce projet est pour moi une sorte de retour au théâtre, ce qui me réjouit beaucoup.

RICKIE SONGEA UN MOMENT
AU TERRIBLE VIRUS.
SAVOIR QU'IL EXISTAIT
SUFFISAIT À VOUS
DONNER L'IMPRESSIION
QU'IL ÉTAIT PARTOUT,
QU'IL FLOTTAIT DANS L'AIR,
QU'ON POUVAIT L'ATTRAPER
RIEN QU'EN ÉCHANGEANT
UN REGARD AVEC UNE
PERSONNE ATTEINTE...
MÊME SI RICKIE
SAVAIT TRÈS BIEN,
NATURELLEMENT,
QUE TOUT CELA
N'ÉTAIT PAS VRAI.
MAIS LE VIRUS HIV ÉTAIT
DEVENU UN SPECTRE.

Patricia Highsmith, *Small g: Une idylle d'été*,
Calman-Lévy, Paris, 1995 (p. 300)

Les comédiens

Quelle est, aujourd'hui, votre image de ce projet ?

Raphaël Archinard

Grâce aux quatre premiers jours de répétition durant lesquels Anna Popek la scénographe nous a montré ses « moodboards » et ses premiers croquis, je nourris beaucoup de fantasmes et d'images autour de ce bar, Chez Jakob. Par ailleurs, j'ai rencontré une partie de l'équipe et pu sentir l'énergie se dégager de cette troupe qui mélange comédien.ne.s et danseur.euse. Je trouve intéressant de travailler avec un danseur et une danseuse, qui ont un autre rapport à la scène, une présence et une corporalité assez différentes des comédien.ne.s. Ces quatre premiers jours m'ont permis d'ajuster ma vision et de constater que le projet s'annonce riche et prometteur.

Et puis il y a La Chaux-de-Fonds. Je n'y suis venu que deux fois et j'ai eu un bon feeling avec la ville. On m'a tant parlé du TPR que je me réjouis de venir découvrir ce théâtre par moi-même et cette ambiance que l'on m'a décrite comme si particulière...

Tamara Bacci

Le TPR est un endroit chaleureux, accueillant et particulièrement propice à l'immersion vers l'acte créatif. C'est un privilège d'y revenir cette fois dans une création d'Anne Bisang accompagnée de Mathieu Bertholet pour qui j'ai une grande admiration dans l'écriture. Je n'ai pas du tout une vision claire à ce stade de la forme de cette pièce mais les sujets traités m'inspirent et notamment les questions identitaires, la place de l'amour et de la survie d'une société. Toutes ces raisons sont suffisantes pour me réjouir d'entrer dans ce travail.

Lola Giouse

Au stade actuel du travail, encore seulement amorcé, ma vision de *Small g* ce sont quelques individus qui se retrouvent, le temps d'un été, dans une sorte de parenthèse, un microcosme dû au hasard des rencontres. (Un peu comme une équipe de création au théâtre d'ailleurs !) Ça parle d'amour, de marginalité, de séduction, de désir, avec en filigrane la menace permanente de la mort qui rode : les agressions homophobes, le sida, la drogue aussi... Mais la grâce de ce texte c'est que, le temps de cet été-là, tout est traversé dans la légèreté, la musique et l'amitié.

Cédric Leproust

J'essaie au maximum de ne pas m'arrêter sur une idée que je me ferai du projet en amont des répétitions. En tant qu'acteur, j'aime me laisser surprendre au moment du travail, ne pas arriver avec trop de suppositions, car personnellement cela m'enferme dans quelque chose de faux, de grossier. Je préfère que l'image se précise au fur et à mesure. C'est un peu comme des poupées gigognes. Avoir le plaisir de découvrir qu'il y en a toujours une plus petite et plus fine.

Zoé Schellenberger

Ce projet m'enchanté absolument. C'est écrit de manière cinématographique. Nous en faisons une pièce de théâtre, entre roman noir, théâtre et cinéma. Green avait dit de Patricia Highsmith qu'elle était la poétesse de l'appréhension. J'ai envie de travailler sur ce mot, en souterrain. Et puis je trouve magnifique de travailler avec une femme sur une pièce écrite par une femme.

Je me réjouis aussi parce que plusieurs de mes camarades sont danseurs. Il s'agit bien là d'un partage de talents. J'imagine des questions de rythmes et de rituels... dans cette atmosphère bien particulière des cafés puisque la pièce s'y déroule. Aujourd'hui, j'habite Paris et les cafés sont omniprésents. J'y vais avec mon livre et mon texte, et j'absorbe !

J'espère qu'on sera à la hauteur de cette œuvre fabuleuse. (Remarquez, avec Anne, je ne me fais pas trop de souci).

Rudi van der Merwe

Small g est un retour dans le temps vers un passé assez récent afin de réfléchir sur notre présent en tant que société. Située à Zurich dans les années 90, la pièce montre les dernières années pré-Internet sinon une communauté gay encore très ghettoisée en pleine crise du sida, autant de révolutions sociales des dernières décennies. La pièce montre une communauté gay certes marginalisée, mais aussi très tenace avec une certaine nostalgie ; elle montre comment pendant ces années moins connectées et moins intégrées, il y régnait une certaine solidarité dans le monde gay, qui, avec la notion même de « culture gay », semble en train de disparaître aujourd'hui. |

par
Josiane Greub

**J'ESPÈRE
QU'ON SERA
À LA HAUTEUR
DE CETTE ŒUVRE
FABULEUSE.**

Zoé Schellenberger

ELLE (LUISA) SE TUT... DE TOUTE FAÇON,
RENATE L'EMPÊCHERAIT DE PARTIR
QUOIQU'IL LUI EN COUTÂT...
ELLE CONNAISSAIT TROP SA TERRIBLE
PATRONNE POUR NE PAS SAVOIR QUE
CELLE-CI FERAIT TOUT CE QUI ÉTAIT EN
SON POUVOIR, QUITTE À RECOURIR AUX
PIRES ABUS ET AUX PIRES MENSONGES,
POUR LA GARDER SOUS SON CONTRÔLE.

POUR LUISA, LA VIE AVAIT ASSURÉMENT
CHANGÉ, MAIS POUR LES AUTRES
ELLE CONTINUAIT COMME LE PASSÉ,
ET ZURICH ÉTAIT TOUJOURS ZURICH.
LES REVENDEURS D'HÉROÏNE RÔDAIENT
TOUJOURS AUTOUR DES ARRÊTS
D'AUTOBUS, ACCOSTANT LES GENS
EN LEUR MURMURANT :
« BESOIN DE QUELQUE CHOSE ? »

Patricia Highsmith, *Small g: Une idylle d'été*, Calman-Lévy, Paris, 1995
(p. 213 et p. 378)

RÉPRESSION DE L'HOMOSEXUALITÉ ET LUTTE CONTRE L'HOMOPHOBIE : QUELQUES JALONS

HOMOPHOBIE

Les discriminations des homosexuel.le.s se retrouvent avec une importance variable selon les époques et les groupes ethniques. Le terme homophobie n'apparaît dans les dictionnaires de langue française que vers la fin du XX^e siècle. Il est généralement défini comme une attitude d'hostilité, de discrimination envers les homosexuels, l'homosexualité.

RÉPRESSION DE L'HOMOSEXUALITÉ

Selon les époques et les cultures, l'homosexualité sous ses différentes formes est plus ou moins acceptée ou réprimée.

En ce qui concerne la Suisse il a fallu attendre le Code pénal fédéral (CP) entré en vigueur en 1942 pour assister à la dépénalisation des relations homosexuelles entre adultes consentants. L'ancien article 194 CP abrogé en 1992, intitulé « Débauche contre nature », punissait les rapports homosexuels dans les cas où ils constituaient une atteinte à la liberté sexuelle d'autrui. La suppression de cette disposition s'explique par le fait que la commission d'experts a estimé que les comportements hétéro- et homosexuels devaient être traités de la même manière.

Actuellement encore, plus de 70 pays (principalement en Afrique ou au Moyen-Orient) condamnent les auteurs « d'actes homosexuels » à des peines plus ou moins sévères, allant jusqu'à l'emprisonnement à perpétuité ou à la peine de mort.

La violence à l'encontre des homosexuels a été, à plusieurs reprises, organisée et appliquée collectivement. Par exemple au temps du nazisme, des milliers d'homosexuels ont été déportés dans des camps de concentration et une grande partie d'entre eux y sont morts.

SUICIDES DE JEUNES

Si, dans les pays occidentaux, la pénalisation de l'homosexualité n'existe plus, il n'en demeure pas moins que les discriminations et l'homophobie apparaissent comme l'une des causes importantes de suicide chez les jeunes gays et lesbiennes.

Selon une étude publiée au début de l'année 2013 par l'Université de Zurich, un jeune homosexuel sur cinq commet une tentative de suicide avant ses 20 ans, alors que ce taux n'est que de 1 sur 34 chez les hétérosexuels du même âge (cf. Dossier Homophobie de la Session des jeunes 2013). Ainsi, un jeune homosexuel a beaucoup plus de risque d'attenter à sa vie qu'un jeune hétérosexuel.

MÉDECINE

Pendant de nombreuses années, l'approche négative de l'homosexualité a aussi été le fait de la médecine. Il a fallu attendre 1992 pour que la Classification Internationale des Maladies (CIM) de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) supprime l'homosexualité de la liste des maladies mentales.

SPORT

L'homophobie envahit également le monde du sport. La violence des attaques homophobes peut aller jusqu'à amener l'arbitre à interrompre un match de football.

Lutte contre l'homophobie

Alors que le mépris à l'égard des personnes homosexuelles et la discrimination dont elles sont victimes se manifestent fréquemment dans la vie civile, il n'existe actuellement pas en Suisse de dispositions pénales véritablement dissuasives par rapport à ces attaques.

L'art. 261 bis du Code pénal (CP), qui concerne la lutte contre la discrimination et l'incitation à la haine envers une personne ou un groupe de personnes en raison de leur appartenance raciale, ethnique ou religieuse, ne s'applique pas à la discrimination basée sur l'orientation sexuelle. En 2013, un député valaisan a déposé une initiative parlementaire fédérale visant à inclure dans les critères de l'application de l'art. 261 bis CP la répression des discriminations et incitations publiques à la haine en raison de l'orientation sexuelle.

Il a justifié sa démarche en ces termes: «Alors que l'on constate une montée de l'homophobie, plusieurs pays européens ont décidé de mettre à jour leur législation dans ce domaine. Il est temps d'agir pour la Suisse! Il n'est pas admissible que certaines personnes puissent proférer des propos discriminatoires à l'encontre d'une communauté. La Suisse s'est construite sur le principe du respect de toutes les minorités: c'est ce qui fait la force de notre pays. Avec cette proposition, il s'agit de montrer notre désir de combattre fermement toutes les formes de discrimination pouvant attiser la haine au sein de la population et nuire à la cohésion sociale de notre pays, sans restreindre de manière choquante ou disproportionnée la liberté d'expression».

Le 14 décembre 2018, le Parlement fédéral a adopté à une nette majorité (151 Oui, 79 Non et 9 abstentions) la modification proposée de l'art. 261 bis CP tendant à sanctionner la discrimination basée sur l'orientation sexuelle, sans toutefois y inclure les discriminations liées à l'identité de genre jugée trop floue. Cependant, un référendum lancé contre cette modification légale a abouti le 7 mai 2019. Le peuple suisse sera appelé à voter sur cette modification législative le 9 février 2020.

Le Comité opposé à cette modification a invoqué l'argument de la censure, en alléguant notamment que « la protection des minorités n'a pas besoin de censure » et qu'« une réelle haine et la discrimination ne peuvent être combattues que socialement, non par une massue juridique qui, de plus, reste sujette à des interprétations arbitraires ». En définitive, le Comité référendaire veut, sous prétexte de lutte contre la censure, défendre une attitude critique à l'égard de l'homosexualité. En effet, il indique notamment sur son site: « Non à une avalanche de plaintes contre des personnes qui remettent en question l'homosexualité. Comme le montre l'expérience de beaucoup d'autres pays, la Suisse aussi devra faire face à des plaintes absurdes contre les personnes qui, soit par connaissances scientifiques, soit par conviction religieuse, adoptent une attitude critique à l'égard de l'homosexualité. Ceci n'est pas digne d'une société libérale et tolérante ».

Toutefois, le Comité référendaire oublie que l'art. 261 bis nouveau du CP adopté par les Chambres fédérales ne s'attaque pas à la liberté d'opinion, mais à l'incitation à la haine ou à la discrimination en raison de l'orientation sexuelle. |

AUTOUR DE SMALL G – UNE IDYLLE D'ÉTÉ

BORD DE PLATEAU

Vendredi 17 janvier 2020, l'équipe du spectacle sera accompagnée de Stéphanie Cudé-Mauroux, cheffe suppléante aux Archives littéraires suisses et conservatrice du Fonds Highsmith à la Bibliothèque Nationale Suisse pour le bord de plateau ! L'occasion rêvée de poser toutes les questions que le spectacle aura suscitées aux principaux intéressés.



© Thomas Wertheftongel

Patricia Highsmith lors d'une séance de signatures, env. 1988

CINÉMA ABC

En partenariat avec le Centre culturel ABC, le cinéma de l'ABC vous propose trois adaptations cinématographiques de trois romans de Patricia Highsmith :

CAROL

de Todd Haynes, USA, 2015
Avec Cate Blanchett et Rooney Mara
dimanche 12 janvier 2020 à 11h
samedi 18 janvier à 20h45

Dans le New York des années 1950, Therese, jeune employée d'un grand magasin de Manhattan, fait la connaissance d'une cliente distinguée, Carol, femme séduisante, prisonnière d'un mariage peu heureux. À l'étincelle de la première rencontre succède rapidement un sentiment plus profond et les deux femmes se retrouvent bientôt prises au piège entre les conventions et leur attirance mutuelle.

PLEIN SOLEIL

de René Clément, France, 1959
Avec Alain Delon et Marie Laforêt
samedi 11 janvier 2020 à 18h15
dimanche 19 janvier à 11h

A la demande du père de son ami Philippe, Tom Ripley se rend en Italie dans le but de ramener le jeune play-boy à San Francisco contre 5000 dollars. Mais Philippe n'a pas le moins du monde l'intention de quitter les bras de sa maîtresse, Marge, non plus que les langueurs méditerranéennes qu'il affectionne. Tom ne renonce pas pour autant et s'installe dans la vie des amants.

Il envie l'aisance, le charme et la fortune de Philippe. Profitant d'une croisière, Tom tue Philippe, jette son corps à la mer puis endosse son identité...

L'INCONNU DU NORD EXPRESS

d'Alfred Hitchcock, USA, 1951
Avec Ruth Roman et Robert Walker
samedi 11 janvier 2020 à 20h45
dimanche 19 janvier à 14h

Un champion de tennis est abordé dans un train par un inconnu qui lui propose un étrange marché : il supprime sa femme encombrante si celui-ci se charge d'éliminer son propre père. Croyant avoir à faire à un fou, le tennisman ne lui prête aucune attention. Peu de temps après, sa femme est assassinée...

DES COULEURS POUR ATTENDRE LE PRINTEMPS !

Le début d'année s'annonce riche en couleurs au TPR et ravira petits et grands, adeptes de théâtre, d'absurde, de musique, de mots qui font rire, voyager et donnent à penser !

Grâce à la Compagnie Extrapol et à la C^{ie} Marin, ce sont les petits, dès 6 ans, qui seront à l'honneur. D'abord avec *L'Enfant et le monstre*, de Camille Rebetez, mis en scène par Guillaumarc Froideveaux, qui tordra le cou aux monstres cachés sous les lits et dans les placards le mercredi 22 janvier à Beau-Site à 16h15. Puis avec *Petite sorcière* le mercredi 18 mars, qui elle aussi, échappera aux monstres de l'enfance grâce à sa détermination.

Le dimanche 2 février, l'Heure bleue accueillera la merveilleuse Sandrine Bonnaire et Erik Truffaz pour la soirée de clôture de *Mille fois le temps*, festival littéraire qui s'invite pour la première fois dans les Montagnes neuchâteloises. Sandrine Bonnaire y lira des textes du poète et romancier Joël Bastard entrecoupés des notes bleues du célèbre trompettiste.

Philippe Jaroussky, célèbre contre-ténor français, ravira nos oreilles de ses *schubertiades*, accompagné au piano par Jérôme Ducros. Un concert en collaboration avec la Société de Musique de La Chaux-de-Fonds le mercredi 5 février à 19h15 à la Salle de musique.

Le 8 février, à 17h44 précises, débutera la nuit du conte... Stéphanie Bénêteau, voix poétique du Québec fait revivre les contes du monde entier accompagnée par des conteuses et conteurs de la région. Ensemble, ils nous embarquent dans une nuit de rêves éveillés... Vous sortirez du théâtre au petit matin, à 7h48, les yeux pleins d'étoiles et de récits enchanteurs.

Dans un diptyque de l'absurde, Gian Manuel Rau s'empare de deux textes : *Erreur de construction* de Lagarce fait écho au *Schmürz* de Boris Vian. Deux huis clos qui nous font rire, sourire, grincer des dents, parfois joueurs, parfois inquiétants, mais plus que jamais en résonance avec le monde d'aujourd'hui.

Le mois de février se termine en jeux de mots, ceux de Raymond Devos repris par François Morel. Un moment à ne rater sous aucun prétexte le samedi 22 février.

Beau-Site vibrera de mots et de danse grâce à un trio incomparable : Mathilde Monnier et La Ribot (grand prix suisse de la danse 2019) mèneront une course effrénée contre un monde qui subit les grands dérèglements de notre temps. Sur les mots de Tiago Rodrigues, toujours justes, les deux grandes dames nous offrent un spectacle profond et sensible.

22 janvier, Beau-Site, 16h15, dès 7 ans
L'Enfant et le monstre, de Camille Rebetez, mise en scène Guillaumarc Froideveaux

2 février, Heure bleue, soirée de clôture, 18h15
Lecture musicale de textes de Joël Bastard, avec Sandrine Bonnaire et Eric Truffaz

8 février, Beau-Site, 17h44 à 7h48
Nuit du conte, une proposition de l'Association Paroles, soirée au chapeau

14 février, Heure bleue, 20h15
Schmürz, d'après *Erreur de construction : de l'importance du jardin, des fleurs, du soleil, de l'été et de l'amour pour l'humanité* de Jean-Luc Lagarce et *Le Schmürz* de Boris Vian.

22 février, Heure bleue, 19h15
J'ai des doutes, Textes de Raymond Devos, spectacle de et avec François Morel

7 mars, Beau-Site, 18h15
Please, Please, Please, Danse, de La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues

N'OUBLIONS PAS NOS PRODUCTIONS EN TOURNÉE !

Small g – Une idylle d'été

A la Comédie de Genève **du 22 janvier au 1^{er} février** (relâches les 26 et 27)

A Equilibre-Nuithonie, Villars-sur-Glâne, **les 6 et 7 février**

Et au Théâtre Vidy-Lausanne **du 11 au 14 février**.

TPR
À L'AFFICHE

ENGAGEZ-VOUS

Vous souhaitez vous rapprocher de l'institution et devenir acteur de la vie du Théâtre populaire romand? Devenez membre de l'Association des Amis et partagez votre passion du théâtre avec d'autres amoureux!

En devenant membre, vous bénéficiez également des avantages suivants:

VOUS RECEVEZ gratuitement *Le Souffleur* chez vous dès sa parution,

VOUS RENCONTREZ les artistes lors de soirées spéciales en toute convivialité,

VOUS ASSISTEZ aux répétitions ouvertes lors des créations et coproductions du TPR.

COTISATIONS

30 francs, étudiants, chômeurs
40 francs, AVS, AI
70 francs, AVS, AI double
60 francs, simple
90 francs, double
150 francs, soutien

CARTE AMIS

Vous payez votre cotisation et vous bénéficiez d'une réduction de CHF 5.- sur chaque spectacle de la Saison.

ABONNEMENT

AMBASSADEURS AMIS

Les membres de l'Association des Amis du TPR bénéficient de l'Abonnement Ambassadeurs à un tarif préférentiel:
10 spectacles à choix
+ 3 invitations pour CHF 180.-

CCP 17-612585-3

ASSOCIATION DES AMIS DU TPR

Rue de Beau-Site 30
2300 La Chaux-de-Fonds
amis@tpr.ch

Plus d'infos en page 96 de votre programme ou sur le site tpr.ch

Tous les *Souffleur* précédents sont sur le site www.tpr.ch/amis

Consultez aussi la page du *Souffleur* sur 

SAISON 2019 | 2020

SMALL G – UNE IDYLLE D'ÉTÉ

Jeudi **16 janvier** 2020, 19h15
Vendredi **17 janvier** 2020, 20h15
Samedi **18 janvier** 2020, 18h15
Dimanche **19 janvier** 2020, 17h15

à Beau-Site, durée ~1h30

D'après **Patricia Highsmith**
Mise en scène **Anne Bisang**

Adaptation et traduction
Mathieu Bertholet

Avec
**Raphaël Archinard, Tamara Bacci,
Lola Giouse, Cédric Leproust,
Rudi van der Merwe, Zoé Schellenberg**

Assistant
Léonard Bertholet

Scénographie
Anna Popek

Lumière
Jonas Bühler

Création son
Fred Jarabo

Costumes
Paola Mulone

Collaboratrice scientifique
Caroline Dayer

Production
TPR — Centre neuchâtelois
des arts vivants,
La Chaux-de-Fonds

Coproduction
Comédie de Genève,
Théâtre Vidy-Lausanne

Soutiens
Fondation culturelle BCN, Corodis,
Fondation Emilie Gourd,
Fondation Ernst Göhner Stiftung

Small g – Une idylle d'été
d'après Patricia Highsmith

Droits de représentation
© Diogenes Verlag AG Zürich

DATES DE TOURNÉE

Du 22 janvier au 1^{er} février 2020,
Comédie de Genève
Les 6 et 7 février 2020, Equilibre-Nuithonie,
Villars-sur-Glâne
Du 11 au 14 février 2020,
Théâtre Vidy-Lausanne

Réservations et renseignements:
Billetterie 032 967 60 50
www.tpr.ch

Graphisme Annick Burion
Impression Alfaset